NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 Nº 7 1955

Histoire et tradition pastorales

Paul BROUTIN (s.j.)

p. 725 - 736

https://www.nrt.be/es/articulos/histoire-et-tradition-pastorales-2421

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Histoire et tradition pastorales

Dans la classification des sciences ecclésiastiques la pastorale conquiert de nos jours sa place distincte. Elle quitte le ton de parénèse des « mementos, manna, thesaurus vitae sacerdotalis », ou l'accent empirique des « traités du ministère ecclésiastique », pour devenir une science et une sagesse, une technique et un art, l'*ars artium* de la *cura animarum* [1]. En son triple domaine liturgique, catéchétique et hodégétique, elle peut tirer grand parti des sciences humaines, sociologie et psychologie, mais elle est avant tout une science sacrée. Comme la théologie dogmatique, elle repose sur le donné révélé ; comme la théologie morale et canonique, elle relève des sciences pratiques ; comme la théologie ascétique, elle vise à la perfection des âmes et des institutions ; comme la théologie positive, elle suppose de fortes études historiques. En elle, toutes ces disciplines s'enclenchent et s'enchevêtrent en un système d'unité diversifiée qui a sa solidité, sa vitalité et son efficacité, cherchées, contrôlées et sans cesse renouvelées. Ce beau travail s'instaure aux sources de la révélation, à la tradition vivante de l'Eglise dans son œuvre d'*aedificatio Corporis Christi*.

Or, la Tradition, on le sait, comporte deux éléments essentiels : vérité et vie, être et action, germe et croissance, fondation et construction, des mœurs et des lois, un idéal et des adaptations. La mission pastorale de l'Eglise s'incarne, elle aussi, dans une histoire complexe d'institutions et d'idées, d'hommes et de faits, de progrès et de regrès en alternance continuelle. C'est cette interférence qu'à propos d'institutions paroissiales, nous voudrions mettre en relief pour voir comment l'Eglise se révèle elle-même dans son œuvre pastorale. Nous verrons que, maîtresse de vie, l'histoire narrative jette sur ce champ de la Tradition ses lumières de réalisme et de vitalisme et qu'en retour, la Tradition donne à l'histoire génétique le sens de ses profondeurs divines.

Dans l'évolution même de la vie de l'Eglise, l'histoire recueille un certain nombre d'expériences pastorales, elle cherche à discerner les causes et les enchaînements des œuvres et des faits, elle observe les hommes et leurs milieux, elle saisit les idées-forces qui les travaillent,

1. A vrai dire, la théologie pastorale en est encore à ses débuts. Elle est confondue avec les cours de morale, de prédication, de liturgie, etc. Elle obtient difficilement droit de cité dans les universités et à titre de discipline secondaire. On n'en saisit pas encore nettement l'objet formel, la méthode et l'importance. En certains centres, un excellent et solide travail se poursuit depuis plusieurs années : à l'Université de Fribourg, à l'*Oesterreichischen Seelsorge Institut* de Vienne, à l'*Institut catéchétique* de Paris, au *Didascaleion* de Milan, au *Centre International d'Etude de la Formation Religieuse* à Bruxelles.

elle note les différents courants de piété collective ou de coutumes persistantes. Dans la pâte humaine, toujours si difficile à faire lever, elle suit la lente pénétration du levain évangélique. Par cette connaissance des hommes, des milieux, des aspirations, des essais, des réussites et des échecs, l'histoire peut donner à la théologie pastorale une triple valeur d'objectivité humaine, de complexité temporelle et de relativisme terrestre.

*
* *

La véritable *aedificatio Corporis Christi* se réalise d'abord dans le secret des grands cœurs. Seuls, les saints qui ont compris intégralement le mandat évangélique peuvent en discerner les voies de réalisation. Comme toute société d'ici-bas, l'Eglise vit surtout par ses élites ; elles sont le sel de la terre qui empêche la corruption humaine et rend saveur aux choses divines. Ces hommes providentiels sont à leur rang et en leur temps les meneurs et les guides. L'Eglise a en eux ses Pasteurs comme en d'autres elles a ses Docteurs. L'histoire se doit de reconnaître leur charisme, leur message, leur leçon et leur destinée. Sous les traits communs de zèle, de dévoûment, d'esprit de sacrifice, ils offrent une extrême variété d'action et d'influence. En saint Jean-Marie Vianney, par exemple, le saint curé apparaît en son éminente vertu comme un modèle plutôt que comme un initiateur. C'est une incarnation d'idéal sacerdotal qui parle aux âmes plus qu'elle ne suscite des formes d'action déterminée. [2]

2. Que le lecteur ne se méprenne pas sur notre pensée. Ce cas du saint curé d'Ars est extrêmement intéressant à étudier dans l'histoire de la tradition pastorale. Il est de mode aujourd'hui de dénigrer son action pastorale et de répéter à la légère que ses procédés ne réussiraient plus au temps du cinéma, de la radio et de la télévision, en un monde paganisé et industrialisé. C'est mal poser le problème et se faire de la pastorale une idée incomplète. Tout d'abord les faits sont là, qui parlent d'eux-mêmes. Quand en 1818, J. M. Vianney arrive à Ars, la paroisse est « un pays de mission » et l'église « une baraque inhabitée ». « C'est une paroisse où il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu, vous en mettrez », lui a dit M. Courbon en lui donnant sa feuille de pouvoirs. Et vingt ans après, « Ars n'est plus Ars ». De plus, si la véritable *cura animarum* consiste à prendre des contacts avec les âmes et leurs milieux de vie, à faire œuvre d'avenir, quel est le prêtre qui ait eu des contacts plus nombreux, plus intimes, plus vitaux, plus efficaces que notre saint pasteur? Quel est le prêtre qui ait été, pendant quarante ans, consulté et suivi par plus d'âmes en détresse, qui ait mieux discerné et orienté des vocations et des fondations, qui ait, de son confessionnal, de sa chaire et de son autel, exercé une œuvre pastorale de plus large envergure et de plus longue portée au cœur des masses? Quel est l'homme providentiel qui ait suscité chez ses confrères de tous temps et de tous lieux un tel élan de sainteté sacerdotale? La Providence aime parfois le paradoxe. Elle a donné à l'Eglise comme type de la Contre-Révolution incarnée un mendiant, Benoît Joseph Labre ; aux admirables fraternités des petits frères et des petites sœurs de Jésus, elle a donné pour fondateur et pour frère universel un ermite, Charles de Foucauld. Pour remédier aux plaies de l'apostolat moderne, l'activisme et l'obsession du temporel, elle a donné aux pasteurs un curé de village,

Tantôt, c'est une rencontre providentielle d'hommes apostoliques que le temps et les circonstances mettent à la même école de sainteté. Tel saint Charles Borromée et sa lignée épiscopale, en France et en Italie. Elle s'origine très nettement aux vertus et aux méthodes de Matteo Giberti et de Barthélemy des Martyrs et voilà les chefs de file de la réforme tridentine.

Après eux vient avec un moindre éclat une *turba magna* de grandes âmes sacerdotales, de pasteurs dont le nom est attaché à certaines fondations rénovatrices : César de Bus et Jean-Baptiste Romillon et l'Oratoire de Provence, M. de Bérulle et M. de Condren et l'Oratoire de Paris, saint Jean Eudes et l'Oratoire de Caen, B. Bardon de Brun et les prêtres de Saint-Martial à Limoges, J. de la Cropte de Chantérac et les prêtres de Saint-Charles à Périgueux, C. Godefroy, P. Crestey, J. Dubois, A. Paté, toute une pléiade de saints curés qui furent réellement de grands pasteurs d'âmes [3].

Parfois, leur charisme est éveillé par un renouveau théologique : ainsi, en Allemagne, au XIX[e] siècle l'œuvre pastorale d'un J. B. Hersch, d'un A. Graf, d'un J. Amberger, suit les découvertes de Scheeben, de Möhler, de Sailer, de Franzelin.

D'autres biographies enfin ne présenteront peut-être qu'un intérêt collectif, de communautés en voie d'organisation ou aux prises avec des difficultés exceptionnelles. Il ne faut pas négliger ces cas curieux. Au temps de la Ligue, ce sera le curé de Saint-Eustache à Paris, surnommé le pape des halles, René Benoist; au temps de la Révolution ce sera le prêtre pacificateur, M. Emery; le XVII[e] siècle voit le grand effort de M. Bourdoise et de Barthélemy Holzhauser pour rétablir la vie commune dans le clergé des paroisses; le XIX[e], les multiples tentatives de restaurations presbytérales.

En évoquant l'œuvre de ces hommes providentiels, on se gardera d'homologuer dans la pastorale toutes leurs initiatives et toutes leurs méthodes. Chez les plus saints, il faut faire un départ entre le charisme personnel et la grâce d'état commune, entre ce qui tient au caractère humain de chacun et la vertu divine qui l'anime. On perd enfin aujourd'hui l'illusion que les saints soient des hommes de relations toujours faciles et d'humeur toujours commode. Dès qu'ils agissent en pasteurs,

---

Jean-Marie Vianney. Elle montre ainsi clairement que le véritable curé-missionnaire, ce n'est pas celui qui a les antennes sociologiques les plus étendues; c'est l'homme de Dieu qui, par les voies authentiques et irremplaçables de la pauvreté, de la prière et de la pénitence, sait attirer à lui les foules humaines, dans le modeste foyer d'une paroisse surnaturellement vivante. Elle montre que pour être instrument d'apostolat, l'action doit être action de Dieu. « J'ai vu Dieu dans un homme », disait à son retour d'Ars un incroyant. Voilà bien la figure très originale, très personnelle et très attirante de J. M. Vianney dans l'histoire de la pastorale.

3. J. Grandet (Letourneau), *Les saints prêtres français du XVII[e] siècle*, Paris, 1898; J. Grandet (Blouet), *La vie de messire Pierre Crestey*, Paris, 1897.

c'est-à-dire en chefs, à plus forte raison en réformateurs, ils bousculent la routine humaine et, à tort ou à raison, ils heurtent les volontés. Ils ne le font pas toujours avec la même grâce. Saint Pierre Damien ressemble plus à saint Jérôme qu'à saint François de Sales. Les scrupules et les minuties de saint Charles Borromée étaient importunes à plus d'un de ses familiers. Les excentricités de M. Bourdoise ou de M. Olier ne sont pas des traits du bon pasteur. Chez saint J. M. Vianney et chez saint Jean Bosco, il y a lieu de distinguer — *sit venia verbo* — le confesseur ordinaire et le confesseur extraordinaire, liseur de consciences ou prophète de destinées. Tel peut être excellent éclaireur qui n'est qu'un piètre réalisateur; tel peut déborder de zèle, de générosité et de savoir-faire et cependant n'avoir aucun sens pastoral proprement dit. L'Eglise a canonisé le pape saint Célestin V pour avoir reconnu, dans sa grande humilité, qu'il n'était pas à la hauteur de sa tâche. L'histoire peut de même faire la distinction entre prêtres ou évêques excellents et vrais pasteurs.

*
* *

Il est bon aussi de préciser ces notations biographiques ou hagiographiques par l'étude des lieux de rencontre entre ces pasteurs et leurs troupeaux. La géographie humaine est considérée aujourd'hui comme l'introduction nécessaire à l'histoire nationale d'un pays. La géographie ecclésiastique, avec ses départements ethnographiques, démographiques, éclaire également le champ de l'investigation pastorale. Au point de vue religieux comme au point de vue social, économique ou politique, les nations ne sont pas contemporaines : les unes sont en avance, les autres en retard, d'autres en régression. Le développement des églises particulières ne suit pas un mouvement uniforme. Cette variété de croissance est à retenir. Elle tient parfois aux seules conditions physiques d'une contrée. Certaines régions montagneuses ou insulaires offrent dans leur configuration naturelle d'immenses obstacles à une organisation stable et prospère de la *cura animarum*. Certains cadres de l'action pastorale peuvent être complètement transformés d'un pays à l'autre ou d'une époque à l'autre. Une histoire sérieusement faite empêchera toute généralisation hâtive.

La sémantique ecclésiastique apportera parfois sa lumière bien instructive pour l'histoire pastorale. Prenons, par exemple, les trois mots, titre, église, paroisse; ils évoquent des plans tout différents d'institutions pastorales, dans l'antiquité, au moyen âge ou de nos jours. On sait comment le mot « titre » désigna aux origines les postes de secours desservis par certains membres du presbyterium de l'Eglise de Rome. Le langage courant entendit encore les propriétaires de ces lieux de culte ou les martyrs qu'on y vénéra. Après la paix constantinienne,

les églises elles-mêmes reçurent le nom de « titulus ». De l'affectation des clercs qui y étaient attachés, on passa à la fonction qu'ils remplissaient, puis aux moyens de subsistance qui devaient leur être assurés. Cet aspect finit par prévaloir et l'on en vint à parler de *titulus patrimonii*. Le Concile de Trente rectifia les abus des ordinations vagues mais ne rétablit pas la discipline de Chalcédoine et la confusion des idées demeura telle qu'on appelle évêques titulaires ceux qui ne rejoignent jamais leur siège cathédral.

On peut constater une différenciation semblable dans le sens du mot « Eglise ». De l'acception scripturaire d'assemblée du peuple de Dieu à celle de communauté convoquée de la grande famille chrétienne s'étage toute une série d'églises mineures, paroissiales ou collégiales — ou d'églises majeures, cathédrales, métropolitaines, primatiales et patriarcales.

Le problème vital de la paroisse pose des difficultés analogues [4]. Quelle différence entre la cité groupée autour de l'évêque, son premier et unique pasteur, et les groupements de *pagani* opérés par saint Martin et ses compagnons ! Puis, le foyer de vie rayonne autour d'un monastère ou d'une abbaye, en attendant que les progrès de la foi resserrent les familles autour des clochers. Sur ce point encore l'expansion du régime bénéficial et les abus qu'il engendre modifient la conception organique de la paroisse. Le concile de Trente opère un certain redressement mais l'évolution du monde moderne donne le change et on applique le même mot à des groupements de fidèles tout différents en ville et à la campagne, en plaine ou en montagne, en pays dits de chrétienté et en pays dits de mission. Seules des enquêtes démographiques bien faites peuvent rendre à ces dénominations quelque objectivité. Sous peine de faire de la stratégie en chambre, la *cura animarum* doit s'adapter aux climats où l'Eglise terrestre dresse sa tente parmi les hommes.

*
* *

En pastorale, il faut donc se faire à cette idée que l'histoire des institutions est essentiellement une histoire des variations. Sans doute les grandes lignes du message évangélique (Mat., XXVIII, 19-20; *Act.*, VI, 2; I Pet., V, 2-4) sont nettement tracées par le Christ et par les apôtres. Mais au cours des siècles, elles suivent les zigzags des vicissitudes terrestres. Il faut en être averti, surtout aux époques de crises ou de réformes, pour apprécier ce qui paraît création du moment et qui n'est souvent que la résultante d'une longue gestation d'idées, d'aspirations et d'essais, d'une série de métamorphoses s'ache-

4. Il a été bien étudié dans *Die Pfarre, Gestalt und Sendung*, Vienne, 1953.

vant en mutations essentielles. Un véritable historien ne s'y trompe pas. « Nous touchons ici, disait J. Guitton, à un des mystères du temps. Le présent n'est jamais une nouveauté absolue; il n'introduit pas dans l'histoire un élément qui lui serait (hétérogène). Il accomplit, il réalise, il fait passer à l'acte des tendances qui existaient auparavant mais qui généralement n'étaient pas visibles au plus grand nombre... Pour expliquer la réalité présente, nous sommes obligés d'apercevoir l'aboutissement de longs courants souterrains qui affleurent en elle... La réalité d'un événement est sa charge d'avenir [5]. »

La leçon est précieuse en pastorale pour l'étude de tout ce qui est fondation. Souvent l'idée flotte en l'air pendant un certain temps avant de se formuler nettement et de prendre consistance. Ce sont des incitations, des réflexions, des projets qui ressemblent à de petits ruisseaux qui courent en tous sens sans pouvoir se réunir. Cette période de tâtonnements se signale par des échecs répétés. En réalité, ces essais, apparemment stériles, frayent bien la voie à l'institution et viennent un homme, une secousse sociale plus forte, et l'œuvre trouve son centre de cristallisation dans la tradition et dans l'histoire pastorale. C'est souvent l'expérience de plusieurs siècles.

N'est-ce pas le cas, par exemple, de l'institution des séminaires? Elle a été consacrée en une session mémorable du concile de Trente. Est-ce à dire qu'à cette époque les écoles presbytérales avaient donné leurs derniers fruits? Est-ce à dire que les décrets tridentins ont trouvé du jour au lendemain leur application parfaite et définitive? Le Collège romain et les séminaires milanais font l'effet d'une réussite immédiate. En France, on cherchera la formule viable pendant tout le XVII[e] siècle et c'est l'œuvre, non seulement des grands hommes de Dieu, M. de Bérulle, saint Vincent de Paul, saint Jean Eudes, M. Olier, mais de leurs émules ou collaborateurs de moindre envergure comme Authier de Sisgaud, Jean Fonteneil, Pierre Crestey, Ant.-Pierre de Grammont. Tous ont apporté leur pierre à l'édifice en construction et après plusieurs siècles, on s'aperçoit qu'il reste encore des pierres d'attente à mettre à pied d'œuvre.

C'est qu'en pastorale, aucune initiation, aucune réforme, aucun développement n'est progrès pur et simple. Le compte est toujours en partie double : profits et pertes. L'histoire de la messe fournit un exemple frappant. A la fin du moyen âge, les théologiens soulignent les fruits du saint sacrifice et cet aspect utilitaire donne une impulsion nouvelle à la célébration fréquente. La piété individualiste aime les messes votives ou de *Requiem*. Les fondations de chapellenies se multiplient et au XV[e] siècle aboutissent à la grande dévaluation du sacerdoce et du sacrifice chrétien. Un clergé désœuvré et ignorant, les

5. J. Guitton, *Quatre définitions de l'Histoire*, conférence faite à Elsterhost, Oflag IV D, le 23 avril 1943 et publiée dans les *Annales de l'Université de Montpellier et du Languedoc méditerranéen*, 1944, t. II, n. 2, p. 80.

« messes sèches » (sans consécration), sont les dégénérescences contre lesquelles le concile de Trente exerce sa juste sévérité. Ce ne sont pas là des cas limites et exceptionnels. On pourrait également de nos jours plaider pour et contre les communions fréquentes, les messes dialoguées ou expliquées, etc. C'est que, dans les sociétés comme chez les individus, les lignes de vie fléchissent d'elles-mêmes, tels ces fils télégraphiques incurvés malgré la tension qu'on leur a primitivement donnée. A un certain point d'évolution, on dirait que toute œuvre d'Eglise, fût-elle excellente, se défait dans son progrès même.

A cette ligne de crête, l'histoire peut rendre d'immenses services à la pastorale. Dans l'unité de l'esprit, elle lui montre les formes multiples de la lettre. Ainsi aussi s'expliquent certains appels qui réapparaissent périodiquement au cours des siècles sans jamais recevoir de solution satisfaisante et durable. Les postulats de liturgie bilingue, les essais à la vie commune dans le clergé pastoral posent des questions de ce genre. A côté des déviations et des abus, il y a donc place pour des aspirations collectives qui ne sont pas moins significatives que les législations les mieux établies.

N'y aurait-il pas dans cette étude des « possibles » qui ne sont jamais réalités une indication précieuse? Le vrai sens de l'histoire, d'après Butterfield, est d'être à travers la diversité des vicissitudes « the manufacture and education of human souls [6] »; la *cura animarum* ne serait-elle pas elle aussi comme un laboratoire d'essai où l'Eglise met en pratique les œuvres que lui impose sa condition pérégrinale mais auxquelles la Providence ne donne jamais ses dates d'échéance.

C'est la tâche de l'historien — l'homme aux perspectives multiples — de donner à la pastorale cette science des époques. Il lui faut, dans la foule des hommes, des institutions et des idées, saisir ces imprévisibles, ces impondérables, qui étaient des semences d'avenir. Il lui faut voir comment se sont superposées ces stratifications qui semblent un sous-sol inébranlable. Ce peut être parfois le résultat d'une éruption volcanique, d'hérésies et de schismes, telles les crises arienne, protestante, apostasies massives, etc. Il faut dans ce chaos discerner le ferment divin et les scories humaines, la vétusté et la nouveauté, les fauteurs de mal qui sont sans le savoir et sans le vouloir les artisans du bien. Les réformes, disions-nous, ne se font jamais sans dommage; il faut ajouter : les révolutions ne se font jamais sans progrès. « Toutes les crises ont l'avantage de faire percevoir en raccourci ce qui existait implicitement; elles aident à faire le partage entre ce qui était vivant sans être visible et ce qui était mort, tout en gardant les apparences de la vie [7] ». C'est le moyen de retrouver le sens divin des

6. H. Butterfield, *Christianity and History*, p. 76, Londres, 1950. Ce mot rappelle celui de S. Augustin : « Architectus (divinus) aedificat per machinas transituras domum manentem » (*P.L.*, XXXIX, 1615).
7. J. Guitton, *art. laud.*, p. 74.

institutions. En étalant les temps faibles et les temps forts de l'Eglise, l'histoire met à nu son relativisme terrestre mais aussi son étonnante puissance de résurrection dans un champ de ruines. L'expérience des missions populaires en France aux XVII[e] et XIX[e] siècles offrirait de longs chapitres pour confirmer ce jugement. Ce ministère itinérant fait ses preuves de puissance restauratrice mais la formule s'use vite et à chaque siècle il faut courir le risque de créer sous peine de courir en vain...

*
* *

L'écheveau n'est donc pas facile à débrouiller, il faut un fil conducteur. C'est la tradition pastorale. Seul, l'Esprit de Dieu qui l'inspire peut, selon le proverbe portugais, « écrire droit dans ces lignes tortueuses ». Seul aussi il révèle progressivement à l'Eglise le secret de l'organisation de la *cura animarum*. Dans une étude de théologie dogmatique, après une longue excursion à travers les systèmes, on revient volontiers aux textes fondamentaux de l'Ecriture, des Pères ou des conciles et on leur trouve alors plus de densité et de clarté. Ainsi la vivante persistance du message évangélique, au sens large et plein de ce mot, transpose sur un plan supérieur l'explication dernière des directives et des institutions d'Eglise. La tradition pastorale, non moins que la tradition dogmatique, unifie toutes ces expériences spirituelles de l'histoire. Elle en dévoile la continuité, la cohérence et la finalité. Elle resserre la contexture des idées dans les faits et l'inhérence des faits aux idées. Elle met des points de suture entre la pensée divine et les efforts que font les hommes pour la réaliser dans l'*aedificatio Corporis Christi*. La grâce ne travaille pas au décousu, pas plus dans l'Eglise que dans les âmes, et le plan du salut ne s'inscrit pas en pointillé dans l'histoire. En épurant la synthèse hégélienne de tout son évolutionnisme négatif, on pourrait dire que la tradition pastorale fait prendre peu à peu conscience du mandat évangélique, dans un progrès continu des traditions, et suivant des attraits d'idéal d'inépuisable dynamisme. Ce déroulement ne se fait pas suivant des lois rigides mais dans des lignes de vie assez constantes pour éclairer l'avènement du royaume de Dieu.

*
* *

En pastorale comme en dogme, la tradition fait prendre conscience à l'Eglise du dépôt que lui a confié le Christ. Elle tisse la trame de cette robe sans couture et donne à son étoffe sa solidité et sa résistance. **Parce qu'elle a sans cesse devant les yeux le plan idéal du salut, elle en**

comprend et en explique les péripéties. Pleine de grâce et de vérité comme son divin Chef, elle réalise la fin qui lui a été assignée dans les modalités d'une incarnation prolongée. « Dieu, en effet, après s'être manifesté tout d'abord parfaitement et comme d'un coup dans l'Homme-Dieu, reprend, depuis le départ du Christ, refait en quelque sorte progressivement, détaille et développe sans rien y ajouter, cette première manifestation : les croyances, le culte, les institutions, la vie de l'Eglise servent d'instruments et de porteurs à cette révélation permanente... Nous avons à traduire en acte, à nourrir, à purifier, à développer notre vie surnaturelle... Dès lors, aussi longtemps que ce travail se poursuivra, que les deux aspects solidaires de la vie surnaturelle, sa transcendance et son immanence, son extériorité et son intériorité, ne seront pas parfaitement rejoints et comme fondus l'un dans l'autre [8] ». La tradition pastorale déroulera son écheveau dont elle tient le fil conducteur. Suivant une autre comparaison très juste et très ingénieuse du P. Sertillanges, ce faisant, l'Eglise « ressemble à une graine intelligente qui s'instruirait à se regarder pousser, ne sachant qu'imparfaitement ce qu'elle est elle-même [9] ». Les tâtonnements qu'enregistre l'histoire ne sont que les premières notes d'un orchestre qui se met au diapason. Avant d'arriver à l'unisson, c'est cacophonie. Quand l'accord est fait entre les instruments, le morceau peut être joué. Seuls, l'oreille et le bâton du chef étaient capables de ce prodige.

L'historien aligne des faits, note les fluctuations, suit le déroulement des événements. Le pasteur, en l'écoutant, garde en son esprit l'inspiration qui les commande. « Le rapport des faits historiques à cette idée supra-historique est analogue à celui des *sons* avec le *sens* dans la parole. Ce sont des sonorités qui frappent l'oreille : chacune constitue une sorte d'événement sonore qui est analogue à l'événement historique; mais, pendant que nos organes accueillent ces sons, l'attention se porte sur la *signification* des sons. Le *sens* ne saurait se situer dans les *sons* : il leur préexiste, il les accompagne, et surtout il demeure après qu'ils ont cessé d'être. Le sens est d'une autre nature que les événements matériels; il est élevé au-dessus (ou caché au-dessous) des sons successifs bien qu'on ne puisse pas l'en dissocier et que l'union du sens et des sons compose la parole [10] ».

Tel est le rapport de la tradition et de l'histoire pastorales. Dans l'*aedificatio Corporis Christi,* il y a l'action des hommes, la marche des événements, le jeu des institutions mais au-dessus de tout cela il y a l'action de l'Esprit qui conduit l'Eglise et qui laisse sa trace dans les documents et le gouvernement vivant de l'Eglise [11].

8. P. Claeys-Boúúaert, *Le principe de l'obéissance,* dans *R.A.M.,* 1920, p. 54 et 52.
9. A. D. Sertillanges, *Le miracle de l'Eglise,* p. 104, Paris, 1934.
10. J. Guitton, *art. laud.,* p. 84.
11. Les sources de la tradition pastorale sont renfermées dans les décrets dis-

Pour faire œuvre pastorale sérieuse, il faut entrer dans cette conscience spirituelle, se sentir en continuité *in fide Ecclesiae*, suivre cette croissance *in eodem sensu, in eadem linea, in eodem spiritu*. Sans cette conviction primordiale, le ministère ecclésiastique restera toujours une organisation de fortune, ou plutôt d'infortune, un empirisme administratif sans grandeur et sans valeur. Et nous savons que le règne de Dieu n'est pas le règne des hasards.

*
* *

Avec la conscience de la mission (« Sicut misit me Pater, ego mitto vos »), la tradition donne à l'histoire une prodigieuse mémoire. Au milieu des contingences, elle révèle le développement homogène du dessein de salut chrétien et soude dans une vue synthétique le passé, le présent et l'avenir. Sur un plan profane, facile à transposer dans le domaine de l'Eglise, J. Guitton a mis en puissant relief cette leçon d'unité.

« De même qu'au delà de la physique, il existe une métaphysique qui, prenant son point de départ dans l'expérience, va au delà de toute expérience, pour définir les conditions mêmes de cette expérience — de même, il existe une sorte de *meta-histoire* qui va au delà de l'histoire. Et plus nous avons cherché à approfondir l'histoire, plus nous avons dû poser des questions qui ne pouvaient pas se résoudre par l'histoire seule.

Une première question qui apparaît est celle de savoir comment le passé et l'avenir agissent l'un sur l'autre. Il est clair, semble-t-il, que l'avenir ne peut pas avoir d'influence sur le passé. Et cependant, s'il y a dans les choses une direction et dans la nature une sorte de finalité au travail, comment se représenter cette direction sinon comme une présence latente de l'avenir dans le passé? L'histoire n'est pas seulement ce qui a été, et chaque présent est lourd de la présence de ce qui sera... L'idée qu'on se fait de l'avenir ...devient une force de transformer le temps. A mesure que l'homme devient plus conscient de son passé, cette conscience même agit sur son avenir; et la connaissance du passé qui n'était d'abord qu'un reflet ou un écho, devient de plus en plus une cause...

Inversement, les événements du moment présent, les craintes et les espérances que nous inspire l'avenir, agissent sur notre connaissance du passé. Dans les crises présentes, on se reporte vers les crises passées; on se pose à leur sujet des questions neuves; on les enrichit grâce à des *préperceptions* plus détaillées, on les comprend mieux. Le présent vécu est un scalpel qui permet de découper le passé selon des articulations que l'on ne soupçonnait pas... L'histoire est réenfantée, à chaque génération, en fonction de ses épreuves.

Ainsi à l'action constante et profonde de la substance du passé sur le présent, qui n'est autre que le développement de ses virtualités, s'ajoute une action

---

ciplinaires des conciles et des synodes, dans les mandements des papes et des évêques. Les procès-verbaux des visites pastorales sont excessivement précieux. Quelques ouvrages plus marquants commandent parfois toute une époque et gardent un intérêt qui ne passe pas; v.g. la *Regula pastoralis* de saint Grégoire le Grand, les *Acta ecclesiae Mediolanensis*. L'*aedificatio corporis Christi* du P. Noppel est pour le moment le meilleur manuel.

accidentelle mais de plus en plus notable de l'idée du passé sur l'avenir et de l'idée du présent sur le passé. Car l'homme est un être qui se *représente* les choses. Comme l'histoire est au fond une connaissance, on comprend que la connaissance du présent agisse sur la connaissance du passé. Comme l'avenir existe d'abord dans l'esprit de l'homme... on comprend que la simple connaissance dans ce cas privilégié ait pouvoir pour produire. A la vérité, l'action de ces deux idées du temps n'est point identique. L'idée du passé agit sur le présent comme une puissance : elle peut déterminer le cours de l'avenir; elle est promue à la dignité de cause. L'idée du présent, appliquée au passé, accroît seulement la netteté de perception : elle agit alors comme une pensée, comme un pur supplément de lumière [12]. »

Cette page d'un véritable philosophe de l'histoire s'applique magnifiquement à la tradition pastorale. Elle est bien vivante parce qu'elle entérine le passé et qu'elle a dans le présent les promesses de l'avenir. Elle domine la *cura animarum* comme l'Ecriture domine la théologie; elle est un signe de la présence et de l'action du bon Pasteur dans son Eglise jusqu'à la fin des siècles.

A ces profondeurs authentiquement ecclésiales, on conçoit ce qu'est la véritable Pastorale traditionnelle. Elle n'invente, c'est-à-dire elle ne découvre, que ce qui lui est livré. « L'Eglise est le corps mystique du Christ, elle ne se confond pas avec lui mais elle... aspire indéfiniment à mieux vivre de lui ». Ainsi dans la croissance du corps mystique, il n'y a pas de création nouvelle, il n'y a pas de simple répétition, il y a un développement, un ressourcement continuel. Le vrai pasteur d'âmes qui se sent engagé dans une tradition, qui la comprend intelligemment et qui la suit docilement, a une égale horreur des stagnations paresseuses et des innovations aventureuses. Le courant des eaux vives lui suffit. Ces fleuves ont leurs méandres, leurs longues traînées souterraines, mais ils ont aussi leurs rejaillissements subits. La restauration de la vigile pascale en est un exemple récent; et pour qui sait réfléchir, il est évident qu'elle pose de plus vastes et plus graves problèmes d'Eglise que celui d'une simple cérémonie liturgique.

Ainsi la tradition pastorale empêche l'Eglise militante de se replier sur elle-même, d'être jamais satisfaite de ses œuvres et de ses acquisitions. Les définitions dogmatiques sont des phares beaucoup plus que des bornes. Les institutions sont aiguillonnées par le même stimulant. C'est ici que se pose le problème des adaptations. La tradition rappellera alors sans cesse ces deux principes suivant lesquels elles peuvent être sérieuses et durables : ce n'est pas parce qu'une institution n'atteint plus momentanément sa fin qu'elle a perdu sa raison d'être et pour adapter, il ne faut pas seulement penser à ce qui peut être mais à ce qui devrait être.

Aux opportunistes comme aux gens vite satisfaits, la tradition pastorale demande de lever les yeux vers la perfection. Elle reconnaît les

12. J. Guitton, *art. laud.*, p. 103-105.

difficultés, les dénis de l'expérience, elle sait aussi quelles réserves d'énergie divine recèle la grâce de l'Eglise. Voilà pourquoi chaque fois qu'un problème vital lui est posé, elle répond : l'idéal est là, le reste est affaire d'application. Ainsi a-t-elle agi dans la discipline de la communion eucharistique. Elle a les garanties de l'Evangile et de la coutume primitive, ainsi que l'enseignement des Pères et des Docteurs. Au cours des siècles, l'histoire accuse de nombreuses variations. Au XIV^e^ siècle, l'abandon est tel qu'il faut faire de la communion pascale un précepte. Le fléchissement continue dans la pratique comme dans l'enseignement pendant tout le XVI^e^ siècle. Le concile de Trente essaye de remonter le courant. En France, en Italie et aux Pays-Bas, il ne tarde pas à se dessécher de nouveau sous l'effet du jansénisme. L'anémie des âmes se prolonge jusqu'au XX^e^ siècle. Pie X conseille de revenir à la ferveur primitive. Sa parole ne reste pas sans fruit mais quel écart entre l'idéal et la réalité ! Le normal est-il donc une chimère ? Non, « il faut évidemment établir une distinction entre le but et les réalisations. Le pasteur doit viser un but cent pour cent. Le chemin qui y conduit sera poursuivi progressivement. Si le pasteur n'atteint pas le but cent pour cent, il doit néanmoins le fixer sans cesse et travailler de toutes ses forces à en approcher [13] ».

Voilà comment la tradition pastorale est une force vive de l'Eglise. A tous les pasteurs d'âmes elle demande de refaire l'expérience des mages.

« Malheur à toi si tu cesses de lever les yeux vers le ciel. Même à celui qui ne peut pas voler il n'est pas permis de s'enliser. Les mages ne touchèrent jamais de leurs mains l'étoile qui guidait leurs pas. Ils la suivirent pourtant fidèlement parmi les embûches, les déserts et à travers tous les démentis de l'expérience. Et l'astre inaccessible les conduisit jusqu'au Dieu du ciel caché sous la terre.

N'essaye pas d'étreindre l'astre qui ne brille que pour te guider. Reste lui fidèle en dépit de tout. Et tu trouveras l'idéal incorporé au réel ; l'étoile du ciel t'enseignera le vrai sens de la terre... [14] »

Sur ces horizons, de belles perspectives s'ouvrent pour la théologie pastorale. Puisse-t-elle trouver dans les paroisses comme dans les universités ses contemplatifs et ses réalisateurs.

Enghien. Paul BROUTIN, S. J.

13. P. Parsch, *Bibel und Liturgie*, 1949, p. 109.
14. G. Thibon, *L'échelle de Jacob*, p. 127, Lyon, 1942.